

Mot d'adieu (août 2007)

Au terme de mon séjour ici, et puisque vous avez eu la gentillesse d'organiser cette soirée d'adieu, il me faut vous dire quelques mots... surtout après tous les discours qui m'ont été adressés!

Je voudrais commencer par remercier tous ceux qui m'ont accueillie ici comme une des leurs, d'une façon que je n'oublierai pas et que je n'aurais jamais imaginée, même dans mes rêves les plus fous. Je ne peux citer tous les membres de votre comité AMIKAL car ils sont trop nombreux, et pour dire la vérité, je ne suis pas certaine d'avoir retenu tous les noms. Mais je les associe tous dans le souvenir que je garderai de ce voyage, et dans ma gratitude.

Bien sûr, il me fait commencer par Sœur EUPHRASIE, avec qui j'ai été en contact via Internet depuis plusieurs mois, et qui m'a fourni toute l'aide et tous les renseignements nécessaires.

Je dois aussi remercier THIERRY CARTON qui, je crois, se trouve à la source du CAVK et grâce à qui, par conséquent, j'ai pu dialoguer avec certains d'entre vous à travers l'espace. Je l'ai plusieurs fois rencontré à Bruxelles, nous travaillons ensemble et dans la durée sur des envois de livres, de matériel pédagogique et d'autres éléments qui seront utiles à la population de Kalemie. Il mérite certainement d'être membre d'honneur de votre comité... D'ailleurs c'est lui qui, voici un an, m'a dit qu'il était possible de venir jusqu'ici et d'y séjourner. En quelque sorte, ça a été lui l'élément déclencheur de ce voyage.

Je dois aussi remercier monsieur LUBULI, dont la gentillesse et la compétence ont structuré et organisé les activités qui m'ont été proposées. La visite au Camp Jacques, la course à moto le long du lac, resteront parmi les plus beaux souvenirs de ma vie. Et quelle émotion aussi lors de ma rencontre, par hasard, cette fois, avec Marcel YALALA, l'adjoint au chef de port, qui est le fils du principal collaborateur de mon père!

Quant à l'équipe du CAVK, Sœur CHRISTINE qui m'a accompagnée presque partout avec patience et gentillesse (mais pas dans mon périple à moto : nobody's perfect!), ses acolytes ERNEST et Jean qui ont immortalisé mes émotions et mes joies, les autres journalistes, je n'aurais garde de les oublier. D'autant que je suis tout à fait admirative devant leur travail très professionnel qui est vraiment de qualité.

Encore une fois, je ne peux citer tout le monde, ceux d'AMANI (Sœur ADÉLAÏDE, JOHN), ceux qui ont collaboré à la préparation du l'excellent repas qui m'a été offert au Cercle, le secrétaire CHARLES qui notait scrupuleusement le moindre de mes soupirs, CHRISTIAN NYEMBO-LE-MALIN qui quelquefois m'a servi de chauffeur et de guide, et tous ceux qui ont eu un rôle moins public, moins visible, mais tout aussi important. Partout et chez tous, j'ai trouvé la même gentillesse, le même souci de me faire plaisir, le même accueil fraternel... Je dois avouer que, le jour de mon arrivée, lorsque j'ai vu toutes ces personnes – parmi lesquelles une femme, et j'en suis ravie – j'ai été très impressionnée et quelque peu intimidée!

Mais avant d'aller plus loin, je voudrais aussi exprimer une gratitude toute particulière à mon "Chef du Protocole", monsieur KAFRAN, qui m'a accompagnée partout et a veillé sur moi comme si j'étais en cristal. Son, sourire, sa bonne humeur, son humour, sa gentillesse, sa prévenance en ont fait le plus charmant et le plus

efficace des anges gardiens. Peut-être même pourrait-on aller jusqu'à le qualifier d'archange?

Bien entendu, je tiens aussi à remercier du fond du cœur la Congrégation des Sœurs de Saint-Joseph qui m'a accueillie dès mon arrivée à Lubumbashi, m'a hébergée, nourrie (un peu trop bien, je le crains), encadrée et choyée. Et aussi leur chauffeur à KALÉMIE, PAPA CÉLESTIN, qui m'a véhiculée un peu partout sur des routes dont je n'aurais jamais cru qu'elles pussent exister, et avec qui un jour j'ai chanté la Katangaise au bord du lac...

Au début du projet de ce voyage, vous le savez, nous étions une quinzaine. Puis nous sommes restés treize... et finalement je suis seule. Certains ont renoncé pour des raisons sérieuses: gros problèmes de santé pour eux ou pour leurs proches, problèmes de famille, difficultés financières (moi-même, il m'a fallu économiser pendant un an pour pouvoir payer cette expédition)... D'autres ont eu peur de l'inconfort, des maladies, d'éventuels troubles... et des moyens de transport locaux ou internationaux. Il faut savoir en effet que la compagnie Hewa Bora est sur liste rouge en Europe (c'est-à-dire nettement déconseillée). Mais je ne suis pas peureuse et j'aime l'aventure. Je crois que mon père, venu ici en 1948 ou 1949, et mon grand-père venu à Lubumbashi en 1920 je crois, m'ont transmis des gènes aventureux. En outre, retrouver mon pays, mes racines, me semblait absolument nécessaire à ce moment de ma vie.

Au vu de l'accueil que vous m'avez réservé, j'ai honte pour ceux qui se sont désistés sans raisons vraiment importantes. Et en même temps, je me dis "tant pis pour eux"! Ils ne savent pas ce qu'ils ont perdu, et c'est moi qui jouis à leur place de tout ce qu'il m'est donné de vivre ici, et que je vais leur raconter en détails, à eux et à beaucoup d'autres. Et Dieu sait que j'en ai vécu, des émotions! Les jours d'émerveillement ont succédé aux jours de tristesse et parfois d'horreur. Émerveillement devant la gentillesse dont chacun a fait montre à mon égard, horreur devant ce que j'ai vu dans certains hôpitaux; émerveillement devant les paysages immuables et magnifiques, tristesse devant le délabrement des routes, des bâtiments; admiration devant l'inventivité, la débrouillardise et la bonne humeur des gens, tristesse devant l'état sanitaire de la ville et des cités... Espérance surtout lorsque j'ai rencontré des hommes énergiques et entreprenants comme monsieur LUBULI et Jean-Claude TSHIMANGA, pour ne citer que ces deux-là, qui débordent d'idées et de projets, et rêvent de rendre à la ville, progressivement, son lustre et sa qualité de vie d'antan.

À mon arrivée, lorsque le petit avion de la Monuc a amorcé sa descente et que j'ai vu le lac, le port, l'église sur la colline, j'ai été emportée par une énorme vague d'émotion incontrôlable, qui s'est encore accrue lorsque j'ai foulé le sol de "chez moi". MARIE-ÈVE et Sœur MARIE qui étaient venues m'accueillir ont dû se poser des questions sur mon état mental, tant je pleurais. Revoir son pays – et quel pays! –, l'endroit où l'on a grandi et passé les plus belles et les plus importantes années de sa vie, après 46 ans d'absence et alors qu'on croyait ne jamais revenir, c'est quelque chose de très fort et de bouleversant. J'ai pleuré souvent encore pendant mon séjour ici. La première fois que j'ai revu, et traversé, le pont sur la Lukuga, quand j'ai revu la ville, le quartier Kindu où j'ai habité pendant 6 ans, l'église du Christ-Roi qui a été celle que je fréquentais à cette époque, la rue commerçante, ancienne avenue Storms que je continue de nommer ainsi dans mon cœur, méconnaissable hélas, le CFL (pardon, la SNCC), la colline CFL, le pont sur la Kalemie, l'église des saints Albert et Victor où j'ai fait ma communion et où mon frère a été baptisé, la colline

État, la maison de monsieur LUBULI qui est jumelée avec l'une de celles où j'ai habité, pendant 3 ans... Le lac... Le lac, surtout... Ce lac dont la chanson a bercé toute mon enfance, sur lequel souvent j'ai voyagé vers Moba, vers Kabimba, vers Usumbura... Mon ancienne école. Tant de souvenirs. Larmes d'émotion et de nostalgie, bien sûr. Car c'est vrai que je suis revenue pour revoir tout cela, pour retrouver mes racines et la source de ma vie, ce qui me constitue, ce qui a fait de moi la femme que je suis. Mais il n'y avait pas que cela. La nostalgie seule est stérile et triste. Je pense d'ailleurs que la plupart de ceux qui auraient dû être mes compagnons de voyage ont eu peur, surtout, de cela. De confronter la réalité d'aujourd'hui avec le souvenir de la riante et belle ville de leur enfance. On peut le comprendre, car le contraste est saisissant. Moi, je ne voulais pas seulement **retrouver** un passé qui d'ailleurs n'existe plus, je voulais aussi **découvrir** le présent. En Europe, on nous en parle parfois à la télévision, dans les journaux. J'avais vu des photos, des reportages du CAVK. Mais je voulais me faire moi-même une idée. Et je vous remercie tous de m'avoir permis toutes ces visites, toutes ces rencontres.

KALÉMIE n'a plus grand-chose à voir avec ALBERTVILLE, c'est vrai. Bien sûr, le tracé des rues est le même, la plupart des bâtiments existent encore, le paysage est immuable. Mais des quartiers entiers ont vu le jour, des constructions nouvelles se sont implantées un peu partout, parfois de manière anarchique, causant sans nul doute une partie du phénomène d'érosion qui a détruit les routes et modifié jusqu'au climat. La population s'est considérablement accrue. Il n'y a quasiment pas de visages blancs... Le village de Kamkolobondo s'est étendu et rapproché de la ville. Les rues et les avenues ont changé de nom. Les plages qui jadis étaient désertes sont aujourd'hui grouillantes de monde, pêcheurs, vendeurs, acheteurs... Lorsqu'on s'éloigne du centre comme j'ai eu la chance de le faire, vers Kasama, ou sur la route de Moba, ce sont les mêmes villages que jadis, les mêmes enfants qui agitent les mains en criant "Yambo muzungu!" ou "Bye", ce qui est nettement plus moderne! Le même sourire accueillant des mamas. Le Katanga profond est toujours là, inchangé. En ville, j'ai été étonnée et admirative devant la débrouillardise et le courage des gens. Comme je l'expliquais à mon Chef du Protocole, c'est le règne du "système D". On vend, on achète, on fabrique des beignets, on propose des légumes, du makala...

J'ai vu beaucoup de choses, j'ai parlé avec beaucoup de gens. J'ai entendu bien des paroles, contradictoires parfois. Ce que j'ai découvert à la Clinique (qui dans les années 50 était l'un des plus beaux et des plus modernes hôpitaux d'Afrique) et ce que j'ai vu à l'Hôpital Général (qui lui aussi était un modèle du genre) m'a atterrée. Là aussi, les larmes sont venues. Mais ce n'étaient pas des larmes d'émotion. Les appareils – dont la plupart ne fonctionnent pas –, le matériel, les lits, tout date du temps des Belges, c'est-à-dire d'il y a 50 ans, et n'a semble-t-il jamais été rénové. Les médicaments, les antiseptiques, les instruments manquent. Les toilettes, à l'Hôpital Général, sont hors d'usage (alors que règne le choléra!). Est-il donc si difficile de remettre en état les fosses septiques ou d'en creuser de nouvelles? On m'a expliqué que, sans argent pour payer les médicaments, les malades sont "candidats à la mort" selon l'expression du Docteur THÉO. J'ai vu un bébé hydrocéphale qui devrait être opéré à Kinshasa et qui est condamné, faute de moyens pour payer le voyage et les soins. J'ai vu des malades claquant des dents sous l'effet de la fièvre sur des lits sans draps dont les matelas sont dans un état épouvantable. J'ai vu des femmes couchées à même le sol. Il n'y a pas de couveuse pour les prématurés. Bien entendu, il n'existe pas non plus de sécurité sociale. Je

sais que de nombreux ONG et organismes caritatifs ou religieux ont tenté d'agir. Apparemment sans grand succès. Où est allé tout cet argent? La Belgique a versé des millions aux autorités de Kinshasa pour les routes, les infrastructures de communication, la santé, l'éducation. Comment se fait-il que la situation sanitaire soit aussi désastreuse?

Je voudrais insister ici sur un point important qui ne figure pas dans la version photocopiée de ce mot d'adieu. En effet, la vie continue, et je fais d'autres rencontres, j'ai d'autres entretiens, même après la rédaction et la mise au net du texte que je vous lis aujourd'hui.

Le point sur lequel je voudrais insister est celui de la médecine et des hôpitaux.

Avant mon départ d'Europe, je m'étais informée sur l'aide que "les anciens" pourraient éventuellement apporter à Kalemie. On m'a donc envoyé des photos de la salle d'opération de l'Hôpital Général ainsi qu'un devis de remise en état, et une liste d'objets manquants (boîtes chirurgicales et autre matériel). Comme vous, j'ai vu il y a quelques jours le documentaire du CAVK réalisé sur la salle d'opération. J'ai moi-même visité cette salle, sous la conduite du docteur THÉO, et j'ai constaté que, en effet, elle est dans un état déplorable. On m'a montré le seul autoclave de l'hôpital, qui au temps des Belges fonctionnait à l'électricité... et fonctionne aujourd'hui au pétrole. Sans doute, les anciens de Kalemie aimeraient aider la population dans la mesure de leurs moyens, fournir peut-être du matériel si nous arrivons à nous mettre d'accord et à trouver de l'argent. Mais on m'a dit entre-temps que, récemment, des ONG comme *Médecins du Monde*, *Nova Frontières*, *Alizé*, ont équipé la salle d'op en matériel, en boîtes chirurgicales, en stérilisateurs... On m'a dit qu'en 2005, 8 stéthoscopes et 8 tensiomètres avaient été donnés. On m'a dit qu'un tout nouvel autoclave électrique a été fourni. Où est cet autoclave que je n'ai pas vu? Comment se fait-il que, selon ce que je crois savoir, il ne reste pour tout l'hôpital qu'un seul stéthoscope et un seul tensiomètre? On m'a dit qu'*Alizé* avait équipé gratuitement la salle d'op d'un groupe électrogène et du carburant nécessaire, mais que l'on réclamait aux malades opérés une somme de 2000 francs pour l'électricité, et que l'ONG donatrice, lorsqu'elle a appris ce fait, a repris son groupe électrogène. On me dit que certains petits centres médicaux ou dispensaires, dirigés en dehors de leur service à l'hôpital par des médecins, sont équipés du matériel qui fait défaut ailleurs... Peut-être s'agit-il de "on-dit"... mais ce sont des "on-dit" qui me viennent de plusieurs sources différentes, et me paraissent corroborés par l'absence des dons cités plus haut. Que peuvent répondre les gens concernés à ces "on-dit"? Peuvent-ils nous montrer les stéthoscopes, le matériel chirurgical, l'autoclave manquants?

Il est évident que cela fait réfléchir sur l'aide que l'on pourrait apporter, et que cela décourage les bonnes volontés. Il faudrait sans nul doute un contrôle, une surveillance, des sanctions... Il faudrait surtout une conscientisation de la population qui ne peut accepter tout cela, et une action, une volonté réelle des autorités, mais aussi des personnalités les plus importantes et les plus actives de Kalemie. C'est la moralité en général qu'il faudrait assainir, à tous les niveaux. J'ai vu à la télévision des spots centrés sur le "changement de mentalité". Comment les citoyens de Kalemie que vous êtes, et parmi les plus importants, les plus actifs et les plus dynamiques, comment ces citoyens peuvent-ils changer les mentalités? Il faut bien commencer quelque part... Pourquoi pas ici? Comment peut-on accepter que des gens par centaines meurent, faute de matériel, faute de médicaments, faute de soins adéquats, alors que les outils existent ou ont existé?

Je me suis promenée à la Cité, entre le Couvent des Sœurs où je réside et la paroisse Saint-Michel. J'ai dû slalomer entre les fosses d'eau croupe dans lesquelles les gens les plus conscientisés jettent leurs ordures, et des tas d'immondices et d'excréments. J'ai vu des enfants se soulager sur le sol, dans leur parcelle, devant leur maison, puis retourner jouer à quelques pas de là. Comment et pourquoi n'organise-t-on pas un service de ramassage des ordures? Existe-t-il des fosses septiques dans ces cités? Pourquoi et comment ne conscientise-t-on pas les populations sur les risques terribles pour la santé que représentent ces pratiques? Comment ne leur apprend-on pas que des sanitaires propres et en état de fonctionnement sont essentiels dans une maison? Trier les déchets, brûler ce qui peut l'être, ensevelir le reste sous des couches de chaux vive, c'est pourtant assez simple et cela ne coûterait pas très cher. Sans compter que l'organisation d'un service de voirie donnerait du travail à des chômeurs (bien sûr, il faudrait les payer). Quant aux déchets alimentaires, les restes de viande, de poisson, de légumes, les épluchures, on pourrait les utiliser pour faire du compost qui fertiliserait et enrichirait le sol. Je me suis demandé aussi pourquoi on n'organise pas la traite de toutes ces chèvres que j'ai vues errer un peu partout et jusque sur les tombes du cimetière. Ce lait pourrait être proposé aux enfants, utilisé pour faire du fromage...

J'ai vu des enfants se baigner et jouer dans l'eau du lac, dans la Lukuga, dans la Lubuye. J'ai vu les mamans y faire leur lessive et leur vaisselle, y laver leurs enfants, et d'autres y remplir des bidons qui sans doute servent ensuite à la cuisine. Et cependant j'ai parlé avec les médecins d'ici de bilharziose, de choléra, de vers intestinaux... Comment cela est-il possible?

Monsieur LUBULI, qui a une excellente connaissance de l'histoire de Kalemie et à qui j'enverrai d'ailleurs de nombreux documents à ce sujet, rêve de réhabiliter les sites historiques, d'accueillir des touristes. En effet, le tourisme, en cet endroit qui est l'un des plus beaux du monde, pourrait être une aide considérable à l'économie de cette région. Mais quel touriste viendrait dans un lieu où la médecine est ce que j'ai vu? Où les routes sont érodées, à la limite de l'impraticable? Où l'on n'ose pas s'informer, dans les établissements publics, des toilettes? Où les enfants jouent à côté de tas d'immondices malodorants? Où il n'existe pas de service postal? Où les véhicules, dont presque tous sont dans un état qui défie l'imagination, roulent n'importe où et n'importe comment? Où les gens meurent dans des hôpitaux qui sont censés les aider à guérir, faute d'hygiène, faute de médicaments, faute de matériel?

J'ai revu avec une intense émotion mon ancienne école primaire, aujourd'hui le Lycée Amani. Les murs, la chapelle, le préau, le site, les cours de récréation, rien n'a changé. Et puis je suis entrée dans "ma" classe, dans l'une des classes où j'ai été élève. Là non plus, rien n'a changé, hélas. Les tableaux noirs et les pupitres sont encore ceux que j'ai connus. Ce qui veut dire que, depuis plus de 50 ans, rien n'a été rénové ou remplacé. JOHN, le préfet, m'a expliqué que l'école n'a pas de quoi constituer une pharmacie scolaire, pas même du paracétamol. Et je sais que, dans d'autres écoles, les enfants sont assis sur le sol pour suivre les cours. Je sais aussi que les enseignants sont sous-payés... quand ils le sont.

Je me suis laissé dire que les médecins touchent 300 dollars par mois comme prime de risque, perçoivent 80 dollars par opération, sans compter leur salaire qui est – m'a-t-on dit – correct, et que cependant certains n'hésitent pas à chercher d'autres profits, alors que les infirmiers perçoivent en tout et pour tout 3000 francs par mois, sans aucune prime (c'est-à-dire, sauf erreur de ma part, 6 dollars).

Partout, j'ai vu le même contraste, qui m'a bouleversée et parfois choquée. La ville est là, le cadre n'a pas changé... La plupart des gens que j'ai rencontrés ou simplement côtoyés dans les rues sont inventifs, débrouillards, imaginatifs, courageux... ce qui ne les empêche pas, souvent, de tendre la main au *muzungu* (qui est censé être riche) pour lui demander de l'aide. Et je sais que leur vie est incroyablement difficile. La misère est à tous les coins de rue – et surtout dans les hôpitaux –, et la mort n'est jamais bien loin. J'ai vu un bébé condamné; j'ai croisé le cortège funèbre d'un enfant de 9 mois; avec CÉLESTIN et sœur SCHOLASTIQUE, j'en ai secouru un autre qui était gravement déshydraté et dont la maman gisait sur le sol, près de la voie ferrée du chemin de fer, en proie à une crise d'épilepsie...

Je ne suis pas politicienne, et je n'ai pas de leçons à donner. Je sais que 40 ans de mobutisme et que de longues périodes de troubles et de guerres ont fait d'énormes dégâts et laissé de lourdes séquelles tant matérielles que psychologiques. Mais un nouveau régime politique s'est mis en place dont il faut espérer (ou exiger) qu'il éradique peu à peu le vol et la corruption, et se penche – enfin – sur le sort des populations, des petites gens. Payer le personnel médical, par exemple, les enseignants, et les payer décemment, contrôler le bon usage des aides extérieures, vérifier la gestion des hôpitaux, l'usage qui est fait des deniers publics... Tout cela éviterait sans doute bien des tentations, bien des dérives, et les médicaments fournis par "*Pharmaciens du Monde*", les matelas fournis par l'aide étrangère ou par *Caritas*, ne disparaîtraient pas mystérieusement comme, m'a-t-on dit, c'est parfois le cas...

La paix est revenue. Il est temps que les autorités congolaises, à tous les niveaux, mais aussi les personnalités, les simples citoyens, s'intéressent aux problèmes essentiels: celui de la survie, celui de la mort qui guette partout, celui de la salubrité publique, celui de l'hygiène, celui de l'éducation, celui des routes et des transports, celui de la corruption, celui des détournements de fonds ou de biens, celui de l'insécurité... Que l'on emploie enfin à bon escient les aides étrangères! Que l'on contrôle leur utilisation! Que les habitants de ce pays, de cette région, se prennent en main et exigent ce à quoi ils ont droit: un minimum de dignité humaine. Qu'ils perdent l'habitude de tendre la main et d'attendre des autres du secours et de l'aide! Quand ces aides arrivent, qu'elles soient utilisées pour construire l'avenir, et pas dans l'immédiateté; surtout, qu'elles ne soient pas détournées. Chacun connaît le proverbe: "*Si tu donnes un poisson à un homme, il mangera aujourd'hui; si tu lui apprends à pêcher, il mangera tous les jours de sa vie*". Voilà ce que doivent faire les ONG et autres oeuvres d'assistance: apprendre ou réapprendre aux Congolais, à tous les niveaux, à construire eux-mêmes leur avenir. Et voilà ce que devraient demander les Congolais: non pas qu'on leur donne de la farine, non pas qu'on leur fournisse du matériel, non pas qu'on leur construise des routes, mais qu'on leur apprenne à fabriquer leur propre matériel, à cultiver leur propre terre... qui est aussi la mienne. Car sans cela, que deviendra ce pays, que deviendra cette région, quand les aides cesseront d'arriver?

J'ai vu l'Université de Kalemie, qui n'existait pas de mon temps. On m'a dit qu'elle comptait entre 450 et 500 étudiants. Certes, c'est très bien de former des juristes, des étudiants en sciences politiques, des économistes... Je ne peux cependant m'empêcher de penser que l'argent public et privé devrait avant tout payer le personnel médical, les infirmiers, les enseignants, devrait servir à rénover, assainir, entretenir (et contrôler) les hôpitaux d'abord, puis les écoles et les routes. Le pays n'a-t-il pas besoin d'agriculteurs, de techniciens, de professeurs, d'instituteurs, d'entrepreneurs, de médecins et infirmiers désintéressés, bien plus que de politiciens

ou de juristes?

Partout, j'ai vu des enfants, parfois très jeunes, au travail: petits vendeurs, pêcheurs, réparateurs de toute sorte, fillettes portant et surveillant des bébés... *La Convention Internationale des droits de l'enfant*, pourtant, interdit le travail des enfants. Je sais bien que la plupart des familles ne pourraient survivre autrement... Mais c'est là que les autorités et les pouvoirs publics devraient agir: Dans la protection des plus faibles, dans l'instauration d'un système de sécurité sociale, dans un enseignement gratuit, obligatoire et de qualité. Dans la mise en place de canalisations d'eau potable accessibles à tous, même dans les villages de brousse, afin de lutter contre toutes les épidémies générées par une eau polluée et dangereuse. Dans des campagnes de vaccination. Dans la lutte contre le paludisme. Lorsque j'étais enfant, par exemple, il y avait très peu de moustiques ici car 2 ou 3 fois par an, des fumigations intensives étaient organisées aux points d'eau qui favorisent leur prolifération, et il n'y avait pas de mares croupies comme j'en ai vu beaucoup au cours de mon séjour.

Je voudrais parler aussi du rôle et de l'importance des congrégations religieuses. Au vu de ce que j'ai constaté ici des réalisations remarquables d'efficacité et de réalisme des Sœurs de Saint-Joseph, mais aussi à Lubumbashi et à Likasi, d'après ce que j'ai vu et entendu d'autres congrégations, d'après aussi et peut-être surtout ce que j'ai découvert du travail de mademoiselle JEANNE et de ses assistants à Catal, je me dis que ce sont ces congrégations qui, peut-être, assureront une partie du salut de ce pays... si on les laisse faire, si on ne leur met pas des bâtons dans les roues, si on les aide et les soutient comme il se doit. Leur action, en effet, tient compte des réalités du terrain et des possibilités ou impossibilités matérielles du contexte, elles ne visent pas trop haut mais seulement ce qui est à leur portée... et tout ce que j'ai perçu de leur travail m'a paru concret, utile et marqué du sceau d'une véritable efficacité (et d'une gestion honnête et saine, ce qui est essentiel). Après avoir visité l'Hôpital Général et la Clinique, comment ne pas s'émerveiller du travail de mademoiselle Jeanne et de ses assistants au Catal? Comment ne pas admirer la bonne tenue et l'état de propreté de l'hôpital *Undugu*? Et comment ne pas s'inquiéter de l'avenir lorsque les maîtres d'oeuvre ou les gestionnaires de telles structures (des non-Congolais pour la plupart, malheureusement) ne seront plus là, et que par conséquent les aides qui leur sont allouées par leurs régions d'origine se tariront?

Vraiment, cette région que j'aime tant a un énorme potentiel... mais il y a du travail, et il est urgent de s'y mettre et de revendiquer des plus hautes instances aussi bien que des autorités locales qu'elles s'occupent de l'essentiel avant de chercher, comme cela a été le cas par le passé, à conclure de juteux contrats avec l'étranger.

Je voudrais conclure en pensant à une petite fille, qui est née pendant mon séjour ici, et que ses parents ont nommée Liliane, ce dont je suis très honorée. Curieusement, je me sens maintenant un peu responsable de cette enfant qui porte le même nom que moi et dont j'espère recevoir parfois des nouvelles, tout comme j'espère la revoir plus tard. Sa naissance, comme toute naissance, est une joie et une promesse d'avenir, et cependant cette naissance a été accompagnée aussi de douleur et de tristesse, dans la vie et la mort intimement mêlées l'une à l'autre. Je rêve pour elle d'un avenir à l'image de cette région: lumineux, riche comme le sont la terre et le sous-sol de chez vous, courageux comme doivent l'être les habitants d'ici, et digne surtout, comme tout homme a le droit et le devoir de l'être. J'aimerais qu'elle n'attende la réussite et le succès que d'elle-même et non des autres, qu'elle soit

capable de se battre contre la fatalité avec ses propres forces et son propre courage. Pour moi, cette toute petite fille symbolise l'espoir et l'avenir, même si par son prénom elle puise, sans le savoir, dans les racines lointaines d'Albertville *ya zamani*... Car c'est cela, ce pays : un passé qu'il ne fait pas rayer des mémoires ni juger sans nuances, un présent difficile, et un avenir surtout, un avenir qui reste à construire...

Au temps du Katanga indépendant, du 11 juillet 1960 au mois de janvier 1963, il y avait un slogan qui fleurissait partout: *Katanga ata wina!* J'ai envie de dire aujourd'hui: *Kalemie ata wina!* Cela dépend de ses habitants et des autorités, et il y a du pain sur la planche. Mais je veux y croire avec vous.

Et l'enfant de Kalemie que je suis vous remercie une fois encore, tous, de l'avoir reçue fraternellement comme l'une des vôtres... en attendant, je l'espère, de pouvoir recevoir certains d'entres vous à mon tour en Belgique.

Liliane Schraûwen